Bulletin Hispanique

Rafael Altamira, *La Guerra actual y la opinión.*

Ernest Mérimée

Citer ce document / Cite this document :

Mérimée Ernest. Rafael Altamira, *La Guerra actual y la opinión.* . In: Bulletin Hispanique, tome 18, n°2, 1916. pp. 137-140;

https://www.persee.fr/doc/hispa_0007-4640_1916_num_18_2_1927_t1_0137_0000_1

Fichier pdf généré le 06/05/2018

Rafael Altamira, *La Guerra actual y la opinión*. — Barcelona, Araluce, s. d.; 1 vol. de 153 pages.

La littérature issue de la guerre actuelle est déjà considérable en Espagne. Nos lecteurs en ont trouvé (comment aurait-il pu en être autrement?) bien des échos dans les colonnes du *Bulletin hispanique*. En voici un nouveau que nous devons d'autant moins négliger que, dans ce conflit d'opinions, c'est le témoignage des « intellectuels » qui semble particulièrement suggestif. L'auteur, M. Rafael Altamira, est trop connu des hispanisants pour qu'il soit nécessaire de le leur présenter. Rappelons seulement qu'il est de ceux qui ont entretenu avec les savants français les relations les plus anciennes et les plus constantes, qu'il a suivi jadis l'enseignement de la Sorbonne, enfin que sa production littéraire, historique, pédagogique, qui est abondante, témoigne de ce qu'il doit à la culture française. Aussi a-t-il voulu dédier son nouveau livre à la mémoire de Gabriel Monod, « *espíritu ecuánime, gran maestro de civismo* ». Nous ne nous étonnerons donc pas que, dès qu'il en a été prié (et s'il ne l'a pas été dès la première édition, nous savons que la faute n'en est pas à lui), il ait signé le manifeste si net, si éloquent dans sa concision, des intellectuels espagnols en faveur de l'Entente.

Voilà des garanties pour des lecteurs français. Je crains bien cependant que les esprits simplistes, pour lesquels tout débat de ce genre se réduirait à un *oui* ou à un *non* sans phrases, ne soient, après avoir lu le livre, hésitants et déconcertés. L'auteur lui-même s'y attend. « Notre franchise, dit-il, induira peut-être certains lecteurs à penser que ce livre est quelque peu déconcertant, attendu qu'il contient des choses amères pour les Tyriens et pour les Troyens, *para Tirios y para Troyanos*. » Il ajoute, il est vrai (et il faut citer la phrase parce qu'elle est caractéristique) : « Espérons du moins que nos amis — c'est à nous sans doute que l'épithète s'adresse — ne s'en choqueront pas, et qu'ils préféreront rencontrer une rude sincérité et une sereine indépendance chez un homme qui, en tout désintéressement, *est de leur côté*, plutôt que l'adulation ou le silence, qui ne sont pas toujours des garanties d'adhésion assurée. »

Nous sommes donc en face d'un ami, mais d'un ami qui entend garder son franc-parler, une complète liberté et toute sa sérénité. *Sine ira et studio,* belle devise, noble attitude pour un philosophe, mais difficile à soutenir dans une lutte où sont nettement engagés des principes opposés entre lesquels il faut cependant choisir.

L'étude de M. Altamira contient cinq chapitres. Dans le premier, il étudie la valeur des principaux « critères » qui peuvent influer sur le jugement des neutres ou entraîner leur adhésion en faveur de tel ou tel des belligérants. Ces critères sont les suivants : la *force*, la conve-

Persée BY: creative commons

nance ou *l'intérêt*, principe égoïste et « *sanchopancesco* », le concept des *rapports entre la lutte engagée et l'orientation politique* de telle ou telle nation neutre, le critère de la *race*, sans valeur scientifique désormais, celui du type de *civilisation* (latine, germanique, anglo-saxonne, etc.), et enfin le critère de l'« *homme moderne* », fondé sur les idées de justice, de liberté, de droit, d'indépendance des peuples. C'est le plus noble, le seul vraiment humain ; mais, assure l'auteur, qui en parle avec une sympathie éloquente, c'est peut-être celui qui a le moins d'influence réelle sur les masses. Si cela est vrai de l'Espagne, peu de jugements plus sévères auront été formulés contre elle.

Quoi qu'il en soit, c'est ce dernier point que l'auteur examine particulièrement dans son second chapitre : nous entrons ici sur le terrain de la réalité vivante. Les causes de la « neutralité officielle de l'Espagne » sont claires. Elles se résument en deux mots : *no podemos, no debemos,* vérité de fait, mais qui ne permet pas de deviner ce que l'on ferait, *si l'on pouvait.* M. Altamira croit que, même en ce cas, on ne ferait rien ; d'abord, parce que les classes directrices en Espagne et aussi, pour d'autres motifs, les classes populaires « ne sont ni chauvines *(patrioteras) ni même patriotes (patrióticas)*, et encore moins guerrières et militaristes, sauf peut-être une petite partie de l'extrême droite. » — Cette affirmation surprendra, je crois. Elle paraît surtout vraie, appliquée à ce groupe d'hommes cultivés, à ces « intellectuels libéraux » qui auraient volontiers aidé le regretté Joaquín Costa à donner « les trois tours de clef au tombeau du Cid ». Cette opinion nous l'avons entendu, en effet, en maintes conversations, exprimer éloquemment. Mais l'auteur l'étend résolument à la grande majorité du peuple (classe moyenne et ouvriers). Et ici, en vérité, je ne sais si l'impopularité des récentes expéditions africaines ne donne point le change sur les vrais sentiments patriotiques, voire chauvins, de certains partis et, en général, de la nation. Je reconnais d'ailleurs qu'un étranger n'est pas très bien placé pour décider en matière si délicate.

Le chapitre troisième : « Les belligérants et l'opinion espagnole, » est probablement celui qui intéressera le plus les lecteurs français. Si ces derniers, d'ailleurs, ne sont pas encore fixés sur ce point, ce n'est certes pas faute de consultations et d'avis. Mais s'il est vrai que « bien peu d'étrangers réussissent à voir clair dans la politique espagnole », espérons du moins que les explications des Espagnols eux-mêmes — malheureusement bien contradictoires — réussiront à éclairer cette dernière. Au début, le bruit mené par les germanophiles, admirablement embrigadés et stylés par la propagande que l'on sait, fit illusion. Cent voix qui crient (et quels cris !) font plus d'impression que mille bouches qui se taisent. Les partisans de l'Entente se taisaient, en effet, soit, nous dit-on, pour ne pas compromettre la neutralité, soit pour ne pas exciter davantage leurs adversaires. Médiocres excuses assuré-

ment! Puis une réaction se fit, des protestations s'élevèrent, en même temps que s'organisait la propagande des alliés. M. Altamira s'applique à définir l'état d'esprit, le point de vue des « germanistas » et surtout ceux de leurs adversaires. Pour lui, la majorité des germanistes actuels abomine la culture allemande. Il rappelle à l'appui la vieille opposition des catholiques à l'introduction de la philosophie krausiste dans les programmes universitaires, et plus récemment, en 1913, la campagne que le même parti, actuellement très germanophile, mena contre l'admission dans la Bibliothèque circulante des instituteurs d'œuvres de Kant, Gœthe, Fichte, Bebel, Harnack, Schwegler, Schelling, Hegel, Krause, Schopenhauer, etc. Il opine néanmoins — ce que l'on n'admettra pas, je crois, sans de fortes réserves, déjà formulées par M. Morel-Fatio — que les libéraux espagnols sont « les fils spirituels de l'Allemagne » en philosophie, en sciences juridiques, en pédagogie, en histoire, en linguistique, dans les disciplines expérimentales et médicales. Et malgré cela ces clients intellectuels de l'Allemagne sont, sauf de rares exceptions, antigermanistes. Ils ne souhaitent point toutefois la ruine de la culture allemande, « la vraie » et non pas « celle qui autorise et sanctifie la violence et l'asservissement des peuples ». — Voilà qui est bien, mais la question est de savoir si, à l'heure actuelle, cette distinction entre les pangermanistes et la nation, entre la « vraie » culture et la fausse est encore possible. M. Altamira le croit. Contentons-nous de le renvoyer à MM. Bergson, Boutroux, Andler, Denis, Lavisse et bien d'autres, qui sont d'un autre avis.

Les motifs qui ont entraîné la majorité des libéraux en faveur des alliés ne sont pas d'ordre sentimental : ce n'est ni le jacobinisme, ni la clérophobie, ni la barbarie teutonne. Sans parler des opinions nettement antimilitaristes de ces libéraux, ce qui les a surtout décidés, c'est l'agression préméditée et injustifiée de l'Allemagne, et son mépris des traités solennellement garantis par elle. C'est ensuite « l'orientation sociale et politique de la France et de l'Angleterre » opposée à ce que représente l'Allemagne impérialiste. Voilà les raisons supérieures qui guident les partisans des alliés, raisons plus fortes que les vieilles rancunes historiques ou les griefs secondaires d'ordre sentimental, qui nous ont aliéné cependant bien des sympathies.

Les deux derniers chapitres : « Les périls de la Guerre » et « Pour la paix future », sont plus personnels à l'auteur, je veux dire qu'il y exprime des sentiments qui lui sont plus particuliers. Dans celui-là, il prétend démontrer qu'en dépit des haines présentes, la « civilisation mondiale » ne court pas de risques, et dans celui-ci, il essaie d'établir que le rôle des neutres est de « travailler à l'affermissement de l'état juridique qui suivra la guerre, pour qu'il soit le plus humain pos-

sible ». A cet effet, il énumère (tout en répétant qu'il ne nourrit point d'illusions exagérées) les diverses tentatives, manifestes, projets, ligues pacifistes, qui, çà et là, poursuivent ce but, par exemple le *Nederlandsche Anti-orlog Raad*, ou Conseil hollandais pour combattre la guerre, auquel il consacre de longues pages. Tout en rendant hommage aux mobiles qui guident l'auteur, nous ne le suivrons pas sur ce terrain. Dès la première ligne de son livre, il s'est déclaré résolument « pacifiste », et sa conclusion, qui forme le dernier chapitre, montre qu'il prend son rôle au sérieux. Peut-être, en effet, ce rôle facile convient-il aux neutres. Pour notre part, ce mot de pacifisme, dans les circonstances présentes, nous paraît l'un des plus décevants, des plus dangereux et, pour tout dire, des plus *amoraux* qui existent. C'est qu'au-dessus de l'idéal de la paix, du bonheur de l'humanité réconciliée, choses très souhaitables assurément, au-dessus même de cette civilisation mondiale, rêve d'utopistes enfermés dans les temples sereins d'un désintéressement supra-terrestre (et l'Espagne a eu les siens, les *Amis de l'Unité morale de l'Europe*), nous plaçons les idées de justice, de droit, de liberté, d'indépendance des peuples, qui ne se plient pas aisément à de tels accommodements. Hâtons-nous de reconnaître que l'auteur non seulement ne l'ignore pas, mais qu'il le proclame dès la première page. Il n'en espère pas moins réunir quand même sur ce terrain tous les esprits généreux et sans passion, capables d'écouter la voix de la raison et d'obéir à des inspirations humanitaires. Il assure que ces esprits abondent en Espagne.

Telle est cette nouvelle consultation, que nous avons essayé de résumer exactement. Comme l'auteur l'a prévu, non sans quelque mélancolie, elle n'a chance de satisfaire complètement ni les uns ni les autres, ni les Tyriens ni les Troyens. Elle mérite toutefois d'être méditée et retenue, non seulement à cause de la personnalité de l'auteur, mais surtout comme caractéristique de l'état d'esprit d'un groupe d'hommes distingués et pondérés, qui, tout en prenant parti sur le point essentiel (ce qu'il ne faut pas oublier), ne renoncent point à chercher les voies et moyens d'une conciliation désormais bien difficile, si même elle est souhaitable.

E. MÉRIMÉE.

---

31 mars 1916.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*